

Éric Clémens

L'ART DÉJOUÉ

Le monde pictural de Fabienne Havaux

The logo for CEP (Les éditions du CEP) features the letters 'CEP' in a bold, stylized font. The 'E' is partially filled with a black and white image of a figure, possibly a dancer or a person in motion. Below the letters, the text 'Les éditions du CEP' and 'Créations · Europe · Perspectives' is written in a smaller font.
Les éditions du CEP
Créations · Europe · Perspectives

The logo for Atelier des Capucins features a large, bold letter 'A' on the left. To its right, the words 'Atelier des Capucins' are stacked above 'art ∞ culture'. The infinity symbol is a small, stylized version of the mathematical symbol ∞.
Atelier des Capucins
art ∞ culture



L'empreinte d'*une peinture* se signale-t-elle à nous lorsqu'elle balaie les difficultés liées à *la peinture* aujourd'hui ? De Fabienne Havaux, libre à nous de recevoir ce signe, cette assignation à comparaître, à nous imprégner de ce qu'elle s'obstine à désigner...

Quoi ? Une hantise, l'hors-cadre du visible dont la trouée angoissante fait tracer des traits et couler des couleurs... Mais de quoi ? De visages brutalisés, de morts disparus, de lieux évidés, de temps arrachés au temps. De l'insupportable des violences.

Car voici ses tableaux, un monde pictural, alors que dans le monde au dehors trop de choses s'étiolent, s'écrasent et se perdent, y compris les choses de l'art, son histoire désormais enclose dans les musées et les livres. L'art, bon à contempler, ne suffit-il pas de payer l'entrée d'une galerie ou l'achat d'un tableau pour s'approprier son résidu culturel, à *distance*, très actée, de tout au-delà et *en désespoir*, trop actuel, de voir l'infini du réel dans le fini de nos vies ?

Eh bien non, car voici un monde à découvrir, des œuvres qui jettent au rebut nos préventions. Comment ? Voici des choses peintes, elles nous interloquent, elles brisent du premier coup d'œil nos vellétés de commentaires. Des choses, mais lesquelles ? Les plus frappantes : des façades et des faces, des routes vers nulle part, des poutres et des barbelés, en travers de noirceurs et de blancheurs, à peine des herbes vertes et des branches noires. Et ces choses, muettes interpellations,

se transforment en *regards* qui nous regardent... Un monde, vous dis-je, littéralement dé-templé (mis à l'écart de la contemplation et du temple culturel).

Frappé par cette étrangeté, Richard Miller avait déjà décelé *ça* dans son atelier, dans un autoportrait de 1992, intitulé *L'angoisse*¹. *Ça* bousculait nos habitudes esthétiques.

Mais reprenons pas à pas, de l'état de l'art à la part qu'y surprend cette artiste, ici et maintenant.

Triste culture

Peindre aujourd'hui se heurte à deux siècles de « révolutions » qui, de l'Impressionnisme au Ready made et aux performances, a mis en pièces la tradition de la peinture. Atelier déserté pour la nature, dessin déjoué par les couleurs, lois de la perspective délaissées, sujets et figures elles-mêmes dépassées par l'abstraction, geste débarrassé du pinceau ou le soumettant, formes géométriques ou matières hasardeuses autonomisées, le cadre lui-même est parfois déstructuré, parfois déchiré ou réduit à l'état de drap, la vidéo prenant la place du tableau..., telles sont apparues les innovations qui ont fait éclater

¹ « L'autoportrait est une pierre d'achoppement pour tout peintre, car il concentre, il coalise tout ce que voir a d'énigmatique. A l'instar de tout objet, le visage est regardé. Celui qui le regarde le voit d'une certaine ou plutôt à sa façon : il l'image, le transforme. Cependant un visage ne demeure pas passif. En un jeu incessant de miroirs, il regarde celui qui le *dévisage*. », R. Miller, *La métaphysique des choses*, in Catalogue Fabienne Havaux.



Bleu sur ciel 2, huile sur toile, 100 x 120 cm



Bleu sur ciel 3, huile sur toile, 100 x 120 cm



Bleu sur ciel 4, huile sur toile, 90 x 70 cm

la représentation classique. Les frontières entre sculpture, peinture, danse, poésie, musique, théâtre et cinéma même, dès lors s'effacent, les arts empiètent les uns sur les autres dans une anarchie aussi créatrice que destructrice – la gangrène spéculative des marchands intervient de surcroît...

Dans la foulée, l'amateur ne ressent-il pas le tournis face à l'art contemporain ? Et l'art ne devient-il pas un art au-dehors (dans l'architecture, l'urbanisme, les parcs...) en même temps qu'au-dehors de l'art ? Nous sommes loin, en tout cas, de l'autocélébration de la bourgeoisie naissante se fermant au monde derrière ses fenêtres, y substituant le miroir du cadre affichant le portrait de son propriétaire sur le tableau au milieu du salon familial, dans le repli intérieur sur l'intime et l'étalage de sa prospérité ; nous sommes encore plus loin des fresques historiques vantant des exploits guerriers et leur couronnement... Comme tout artiste contemporain, Fabienne Havaux sait cela, ne le veut plus, et, comme de moins en moins d'entre eux, elle persiste et signe *pour une peinture*.

Défi de l'*irreprésentation*

Qu'est-ce à dire ou plutôt à faire ? L'envie de peindre prend naissance dans le désir d'une existence, ce désir fût-il clair ou obscur, joyeux ou inquiet... Plus encore, cette envie et ce désir, ils se cristal-



Furnes, huile sur toile, 100 x 120 cm



Genêts, huile sur toile, 120 x140 cm



La prairie aux bouleaux, huile sur toile, 120 x140 cm





lisent, ils deviennent ce que fait l'artiste, interposer une toile entre soi et le monde pour y inscrire ce magma désirant, tourmentes et aspirations mêlées...

Chez Havaux, cette décision de peindre a dû très tôt être prise. Elle passe en tout cas par l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles, puis par celle d'Anderlecht. Elle travaille la peinture à l'huile sur toile ou sur papier et elle s'y tiendra. Ce n'est cependant qu'après 2000, autour de la quarantaine qui marque la maturité de l'artiste, que sa création s'accélère, près d'une vingtaine d'expositions en 20 ans. Entretemps, elle aura voyagé, elle aura découvert les lieux où le temps de l'histoire européenne du XXe siècle a laissé éclater la violence massive et l'état dans lequel elle nous laisse, entre horreur et solitude.

Pierre Kutzner¹ a retracé les principaux éléments de la mise en *oeuvres* de Fabienne Havaux en les rassemblant sous la tonalité de l'inquiétante étrangeté, expression reprise par Freud à Schelling... Et les noms de peintres célèbres viennent en appui : Giorgio De Chirico, Caspar David Friedrich, on peut ajouter Edward Hopper... Ces repères peuvent être utiles, ils soulignent l'impact énigmatique de l'image autre, puissance silencieuse de la nature et fixité de l'humain esseulé, un monde à l'abandon. Mais ils ne doivent pas occulter ce qui se trame à travers les séries de l'artiste en question.

¹ Pierre Kutzner, *Havaux Ce qui survit*, Les Éditions du CEP, Marcinelle, 2014.



Cave, huile sur toile, 63 cm x 48 cm

Page précédente : *Bogota, Panopticon*, huile sur toile, 238 x 154 cm





Bangkok, huile sur toile, 3 x 100 x 120 cm, tryptique



L'artiste peint des lieux abandonnés, *Varsovie/ghetto, Camp de Nis, Gérone, Façade, Belchité, Bogota/Panoptico, Bangkok...*, autant de mémoires abstraites de voyages en Pologne, en Serbie, en Espagne, en Colombie, en Israël, en Thaïlande..., autant de traces muettes de ruines, de guerres, de massacres, de prisons ou de camps dont la Shoah ne supporte pas le nom à tout jamais extrême.

Richard Miller donne le juste titre à ce qui en résulte : des formes de l'*irreprésentation*¹. Même avec les *Gueules cassées* de 14-18, même avec la série des Apôtres, dans une *Dernière Cène* débarrassée de tout décor et concentrée sur des visages qui sont autant de questions intérieures posées à la mort imminente, même là, aucune « représentation » de l'irreprésentable ne trouve grâce aux yeux de la peintre. Dans ses gestes, Havaux n'ignore pas ce que les spectateurs que nous demeurons trop souvent oublions : les yeux du peintre ne sont pas les yeux de la vie courante puisque l'acte de peindre fait intervenir la toile entre l'artiste et le monde et, pour l'amateur, met

¹ « L'irreprésentation chez Fabienne Havaux est une forme de lucidité : ce que montre en effet la table de cantine [un reste de la cantine d'un camp nazi à Niš, peint en 2014], c'est l'humaine impossibilité de voir – au sens plein du terme – l'extrême violence exécutant ses « basses œuvres ». Comme si le pouvoir de donner réalité à ce que l'on voit était bloqué, s'arrêtait à la limite de l'humanité, s'atrophiait devant l'horreur. Toute oeuvre qui tend à rendre, à restituer l'extrême violence sous ses modalités les plus diverses est vouée à l'échec, demeurant nécessairement dans un en-deçà. Partant, toute entreprise, littéraire, cinématographique, picturale... qui y prétend est éthiquement suspecte », Richard Miller, *Lieux de souffrance et histoire d'Europe dans la peinture de Fabienne Havaux*, à paraître dans le recueil *Essais et promenades*.

Khao Yai, Noir chauve-souris, huile sur toile, 2 x 100 x 120 cm, dyptique

Khao Yai 2, Noir chauve-souris, huile sur toile, 50 x 70 cm

toute image immédiate à distance. De fait, comment ne seraient pas congédiées toute représentation, expression subjective ou reproduction objective¹ ? Nous voilà loin des poncifs esthétiques et tout autant de leurs contestations.

Il faut souligner ce que déclare l'artiste : « Je ne peins pas de décoration intérieure, mais rien n'est vu de l'extérieur. » La phrase bouscule les habitudes, peindre au dehors pour peindre le dehors, peindre à l'intérieur pour peindre l'intérieur... Elle affirme des négations : non au séjour naturel, non aux objets ou encore moins aux poses en atelier. Et elle décèle une affirmation paradoxale : oui à l'extérieur vu de l'intérieur ! Mais quel intérieur-extérieur sinon celui de la mémoire de notre temps dans le temps de peindre ?

La tension du noir

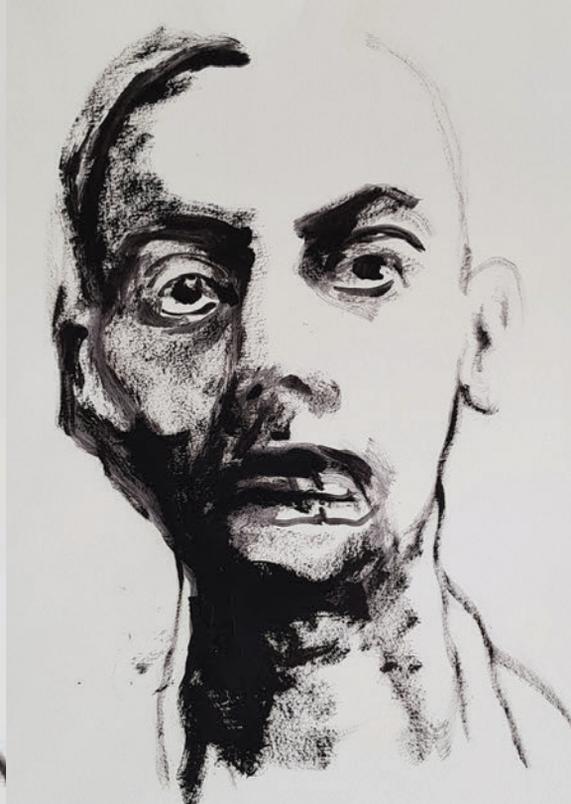
Ce temps, on l'a compris, est pour elle notre temps de guerres plus que jamais perpétuelles. Parmi les oeuvres présentées aujourd'hui,

¹ Danièle Gillemont va jusqu'à déjouer le piège d'une interprétation réconciliatrice ou rédemptrice qui négligerait la tension qui ne cesse d'occuper les tableaux de Fabienne Havaux : « Figures d'exode, forêts dépenaillées, plaines crépusculaires, caves, murs, couloirs désaffectés, rien, chez elle, n'est anodin. Et quand, d'aventure, la situation est plus sereine, comme dans le cas de deux jeunes gens surpris en balade sur une plage, elle a une manière bien à elle d'assourdir la lumière, de plomber les valeurs jusqu'à donner l'impression que ce terrain en bord de mer est miné. », Danièle Gillemont, *Fabienne Havaux in La résistance de la peinture*, les Éditions du CEP, Marcinelle, 2015, p. 33.



Portrait, huile sur toile, 50 x 70 cm





< *Gueule cassée*, huile sur papier, 50 x 70 cm

Gueules cassées, huile sur papier, 48 x 40 cm



les plus récentes condensent la tension que son monde pictural, universellement singulier, nous intime à voir hors de toute expression possible. Sur trois d'entre elles, titrées *Bleu sur ciel*, le noir a envahi les toiles, non sans laisser en souffrance du bleu barré de fenêtres inaccessibles.

Elles nous présentent de grandes surfaces noires percées de fenêtres rectangulaires aux cadres carrés dont les vitres sont brossées de bleu entaché de blanc. L'une d'entre elles, *Bleu sur ciel 2*, est cependant plus brunâtre, noirceur inachevée ou atténuée ; *Bleu sur ciel 1* laisse percer des petits trous, plutôt blancs, presque dorés... Est-ce le retour de la lumière crevant la noirceur ? *Bleu sur ciel 3* ne le cède en rien à l'austérité du noir. Surtout, en travers du bleu luminescent, aucun paysage ne se dessine.

Aucun ? Une dernière toile, intitulée *Furnes*, référence explicite à la guerre de 14-18, étale deux bandes irrégulières de noir qui laissent apparaître une rivière blanche, une prairie verte, peut-être un champ de fleurs jaunes, mais la vue du paysage est traversée par des tiges de fer, est interrompue par des piquets au bord de l'eau et s'achève sur un horizon montagnard : tous noirs sous un ciel nuageux, au blanc et au bleu assombris ! Aucun doute : la vision est celle de l'intérieur d'une caverne d'où le regard n'aperçoit le dehors que depuis sa prison. Et comme dans la caverne platonicienne, la sortie en plein

soleil ne serait promesse que d'aveuglement. D'autant que cette toile fait écho à une ancienne, *La prairie aux bouleaux*, heureusement présentée dans l'exposition, où cette palette de vert, de blanc, de tachetés de jaune et de striures de noir, montre certes un paysage, prairie, étendue d'eau, forêt, mais lequel ? Celui, près d'Auschwitz, du lac où les cendres des Juifs gazés et incinérés étaient jetées. L'horreur. Noire et tendue de couleurs. La mémoire. Irreprésentable et tendue de façades, de visages et de paysages. Le monde pictural de Fabienne Havaux.

Éric Clémens

Eric Clémens, écrivain, philosophe, est membre du Comité de rédaction de la revue *Ulenspiegel*. Il a publié aux éditions du CEP, *Penser la Guerre ?* (2017), *Le fictionnel et le fictif* (2020) et *TeXTes 1970-2019* (2020).



Cracovie, huile sur papier, 40 x 50 cm

Varsovie, Fenêtres, huile sur papier, 50 x 75 cm







Fabienne Havaux, Peintre, née le 13 juin 1958 à Bruxelles, Belgique.

Formation artistique :

- Académie Royale des Beaux-Arts de Bruxelles de 1976 à 1980 (professeur Dany Vienne).
- Académie d’Anderlecht de 1980 à 1985 (professeurs André Ruelle et Félix Hannaert).
- Prix Horlais-Dapsen reçu en 1980.

Principales expositions :

- Bruxelles, La Hulpe, Braine l’Alleud, Malmédy.
- Bruxelles – Hôtel de Ville, exposition collective, 2001.
- Mons - Centre laïc, 2002.
- Mons - Chapelle des Soeurs noires – Ateliers des Fucam, 2005.
- Uccle (Bruxelles) – Centre culturel, 2007.
- Courcelles (Charleroi) – La Posterie, 2008.
- Waterloo – Les Ecuries, 2008.
- Sarragosse (Espagne) – Exposition internationale 2008 de Sarragosse, 2008.
- Bruxelles, siège du Mouvement Réformateur, 2011.
- Tournai, cathédrale, 2012.
- Grez-Doiceau – Au Grez des Arts, 2014.
- Bruxelles – Galerie Espace Blanche, 2014.
- Charleroi – Banque Degroof Hainaut, 2015.
- Mons – Mons Expo, premier prix, 2016.
- Linkebeek – ArteCapelli, exposition collective, 2017.
- Bruxelles – Schana B. Gallery, 2018.

- Mons – Maison des Ateliers – Bains Douches, 2018.
- Bruxelles – Maison des Artistes d’Anderlecht, 2019.
- Mons – Atelier des Capucins, exposition collective, 2020.
- Bruges – Onze-Lieve-Vrouwekerk, 2021



Sève de sang,
huile sur toile, 100 x 80 cm

Photos : © Fabienne Havaux

Avec l'aide de Mons-Culture-Société

Les Éditions du CEP

15, rue Masquelier,

7000 Mons - Belgique

www.cep-editions.com

Imprimé dans l'Union européenne

Juin 2021

ISBN : 978-2-39007-060-3

Dépôt légal : Dépôt légal : D/2021/13677/3

Distribution Belgique - Luxembourg : Adybooks

Distribution France : Librairie Wallonie-Bruxelles